



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2013

Mathieu Arnoux, *Le temps des laboureurs. Travail, ordre social et croissance en Europe (XI^e-XIV^e siècle)*

Françoise Michaud-Fréjaville



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/13043>

DOI : 10.4000/crm.13043

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Françoise Michaud-Fréjaville, « Mathieu Arnoux, *Le temps des laboureurs. Travail, ordre social et croissance en Europe (XI^e-XIV^e siècle)* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 07 juillet 2013, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13043> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13043>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Mathieu Arnoux, *Le temps des laboureurs. Travail, ordre social et croissance en Europe (XI^e-XIV^e siècle)*

Françoise Michaud-Fréjaville

RÉFÉRENCE

Mathieu Arnoux, *Le temps des laboureurs. Travail, ordre social et croissance en Europe (XI^e-XIV^e siècle)*, Paris, Albin Michel (« L'évolution de l'humanité »), 2012, 393p.
ISBN 978-2-226-20909-2

- 1 Une lecture laisserait en grande partie sur sa faim si, ingénieusement, la conclusion ne venait, presque, dérober au recenseur une part de sa moisson de réticences. En effet, les laboureurs, dans une première partie, sont traités à partir de l'idée que s'en faisaient les clercs théoriciens de la société des ordres de l'Europe, entre Mer du nord, Rhin et Loire, lesquels avaient, certes, vu les paysans (et les artisans) au labeur, mais n'avaient jamais partagé ni leurs activités ni leurs soucis. Dans une seconde partie, l'examen des questions économiques de la dîme, du marché et, enfin, de l'énergie extérieure à la force humaine (soit l'eau et donc les moulins) tente de remettre communautés et individus rustiques dans une véritable conjoncture historique, en ne déplaçant, d'ailleurs, les points de vue qu'entre Normandie et Italie. Cependant, ni la véritable masse des « laboureurs », ni leurs localisations, ni leurs productions ne sont abordées. La péroration renoue les fils sans nier les incohérences et assume le privilège accordé au regard sur l'Angleterre et à la première paysannerie disparue d'Europe.
- 2 Cette présentation est, par force, réductrice et, on l'avoue, sent son humeur. Il ne faudrait pas y céder, mais... enfin... La première partie porte un titre qui se révèle à la fois vrai et *a posteriori* très frustrant : *Histoires du laboureur*, le « s » indiquant que ce ne sont, en fait, que représentations. Commencer par la société des trois ordres n'a rien de répréhensible et permet une assez brillante leçon historiographique depuis le milieu du

XX^e siècle, ce qui n'apprend, de fait, strictement rien aux lecteurs médiévistes des générations récentes, tous nourris de Dumézil, Duby, Le Goff, Batany et Iognat-Prat. Y a-t-il en France un enseignant de licence et un étudiant d'histoire ou d'histoire du droit qui ne connaissent ces noms et, en gros, leurs idées sur les trois ordres, à défaut des nuances entre eux ? À la vérité ces rappels « sur un schéma », assez scolaires, disons-le, et parfois subtilement pédants, ne seraient pas vraiment gênants s'il ne s'accompagnaient de quelques affirmations à l'emporte-pièce qui inquiètent un peu. Que les définitions des ordres débouchent sur la question de la place de la dépendance personnelle du groupe des *laboratores* (paysans, artisans, marchands) n'est pas illogique, mais que l'aboutissement en soit, après un bref passage sur l'esclavage, qu'au XIV^e siècle « il n'est pas indifférent de noter, à propos du mot « serf », que l'institution du servage a alors pratiquement disparu de l'ensemble du royaume de France » (p. 86) a de quoi faire sursauter les historiens du second servage. On remarque, du coup, que la France dont il est question s'arrête à la Loire au sud et à la Marne à l'Est... donc une anachronique Neustrie. Que dire de l'Europe du titre, qui n'englobe ici guère, en sus, que le bassin de Londres ? On aurait aimé trouver dans la bibliographie terminale, ou dans celle des notes qui la complètent de façon très appréciable, par exemple les travaux de l'équipe Bourin-Freedmann sur le servage.

- 3 Qu'il y ait une adhésion réelle des élites sociales à une hiérarchie des ordres est très vraisemblable ; ce sont elles qui l'ont formalisée et ont enfoncé le clou de la troisième entité qui est soumise aux premières : les rappels des révoltes normandes (chapitre 4) ne sont-ils pas le pur reflet de la vision d'eux-mêmes des *oratores* et *bellatores* comme solution à une tension sociale qui - elle - n'est toujours pas expliquée, sinon par la voix littéraire et fort postérieure de Wace (p. 116-117) ? Le *Roman de Rou* et les chroniqueurs normands donnent cependant l'occasion à l'auteur d'un très intéressant passage historiographique et d'une fine analyse (repris d'un article de l'A. de 1992 dans *Le Moyen Âge*, ce qui n'est en rien critiquable). Y a-t-il vraiment naissance « d'une sociologie du labour » quand [ré]apparaissent les « arts mécaniques » dans les considérations pédagogiques et les manuels linguistiques ? Ramon Llull aurait pu - et dû - être appelé à la rescousse. Peut-être ne faut-il pas confondre ici la société urbaine, très minoritaire, et la masse rurale ou même proto-urbaine ; et s'il est vrai qu'*ars*, *opus* et *labor* ne sont pas la même chose, on aimerait bien savoir sous quel terme ils étaient distingués dans les prêches ruraux (chapitre 5).
- 4 L'image d'Adam bêchant et Ève filant sous-tend les chapitres 6 et 7, avec le personnage, qui devient récurrent, de Piers Plowman. Mais, d'abord, ce sont les images négatives du paysan du *Jeu d'Adam*, des laisses de *Renart*, de la déconfiture de *Meier Helmbrecht*, à peine adoucies par la triste histoire d'Alpaïs de Cudot (laquelle ne fut pas « défigurée » par la lèpre, p. 164), qui rejettent encore plus les ruraux hors des deux groupes qui, seuls, s'expriment et nous transmettent la vision, obligatoirement négative, des destinées de ces *laboratores* qui feraient mieux de se taire, comme le paysan des *Contes de Cantorbéry*. On reste en permanence dans la théorie. La révolte des « laboureurs » anglais de 1381 permet un chapitre 7 plus intéressant grâce aux figures littéraires (chez Gower, Langland et Chaucer) d'une impossible mutation sociale qu'aux tentatives d'analyse même de la révolte, et l'on aurait pu penser que nos Jacques aient pu bénéficier ici au moins d'une mention puisque M.-Th. de Medeiros en a offert, il y a déjà des années, une fine présentation des textes. On reste, en terminant cette partie, dans

un étrange flottement entre réel et imaginaire. On n'a toujours pas rencontré le laboureur.

- 5 La seconde partie devrait ramener le lecteur sur le dur sol des réalités laborieuses ; en fait, « l'économie institutionnelle » que l'on va examiner se réduit à quatre aspects : les communautés paysannes, la dîme, les marchés et les moulins. On peut laisser, à mon sens, de côté ce qui est dit des communautés, malgré la très juste remarque qu'elles ne peuvent faire autre chose que de « gérer un système institué par les dominants » (p. 202), leur labeur et leur économie étant escamotés, leurs structures familiales absentes et leur rapport aux puissants dilué dans les chapitres suivants. On ne saura presque rien des organisations proprement agraires et des espaces ruraux, et pas plus sur les fonctionnements des communautés. Entre autres, les assolements collectifs et la transhumance viennent là comme un collage (p. 209) et, d'ailleurs, peut-on faire une synthèse « européenne » de quatre siècles en dix-sept pages ? En revanche, la question de la dîme ne peut laisser du tout sans réaction. Non sans provocation, l'auteur y voit tout à fait autre chose qu'une saisie insupportable du travail au bénéfice des puissants. La théorie de la dîme comme « redistribution » mérite tout à fait d'être exposée à la lumière de publications anciennes des modernistes (1972) et de plus récentes (Flaran, 2010), et surtout de l'auteur (2012). Même si les fruits sur lesquels peuvent porter la dîme furent discutés (les *novales* provoquaient des frictions, des procès et, finalement, surtout des règlements à l'amiable), il semblerait qu'en réalité elles furent acceptées. L'idée est ingénieuse de considérer les produits des affermage dont le tiers reviendrait aux administrateurs des communautés pour les bâtiments paroissiaux, et à l'aumône au bénéfice des gens de la communauté, comme des moteurs de la croissance (p. 247-248). Il pourrait sembler, cependant, que de pousser cette théorie après le XIII^e siècle soit assez peu satisfaisant en temps de dépressions, mais reste à creuser. On doit penser que d'en arriver aux marchés (chapitre 10) découle des surplus de blés dîmiers. L'étude des lieux et des moyens de transactions fait aussi l'objet d'une révision des lacunes, supposées, des lecteurs sur les réseaux, le juste prix et l'emprise seigneuriale (de Polanyi à Todeschini, en passant par Postan, Hilton, Baldwin, de Roover), et voudrait donner une image « moins anachronique » de ces phénomènes (lieux, moments, échanges, prix), mais pour les produits et les espaces, on n'en saura que peu. Les marchés apparaissent, dans les textes, liés aux péages et aux droits seigneuriaux : ce sont des lieux protégés mais aussi les théâtres d'un double effet de tensions, voire de violences, agressives et répressives, avec le renforcement du droit régalien d'accorder foires et marchés à leurs seigneurs pour des communautés triées (était-ce nécessaire d'aller chercher un exemple polonais, p. 276 ?) ; le prétexte de l'autorité étant la surveillance des risques d'accaparement et de spéculation, le devoir d'ordre public, bien lisibles au XIV^e siècle (italien, certes, mais aussi français ou anglais). Le marché se prête, aussi, à une jolie évocation littéraire sur Perrette, du Moyen Âge à La Fontaine, et le regard peu tendre des moralistes ; et seul, comme d'usage, François d'Assise « va vers le dénuement et le bonheur des campagnes » (p. 291), ce qui serait à vérifier pour ses disciples. Le dernier chapitre aborde les moulins, dont la force motrice, l'eau, est d'une possession ambiguë : aux seigneurs les grands cours d'eau, aux paysans les modestes ruisseaux ? Et depuis quand ? Ce qui est certain est l'ancienneté de l'équipement rural en meules mues par l'énergie hydraulique, bien antérieur à la féodalité, tout comme la précocité des concurrences et coexistences sur les mêmes rivières entre seigneurs territoriaux et entre entrepreneurs et puissants. L'évocation des contrats (p. 321-324) est un des très bons passages du livre où est posée la question d'une éventuelle

exclusion par force des petits par les seigneurs, de la Normandie à la Catalogne, au moment où les moulins apparaissent en masse dans les textes. Faut-il voir, dans les trois lignes sur l'histoire du seigneur normand Barnon et sa Mesnie hurlante, une allusion à un roman policier récent ? Et l'on se demande pourquoi les Pouilles deviennent tout à coup une référence... En bon connaisseur des moulins préindustriels, l'A. souligne que, certes, la céréaliculture vivrière a provoqué le besoin de mouture et la vente des grains et des farines, mais que l'élevage, de plus en plus important, a entraîné quantité d'installations doubles (tan), voire triples avec des marteaux : foulon, fer (une des spécialités de l'A.), poussant les seigneurs à devenir « tyranniques » en expropriant les *laboratores* des moulins. Peut-on y voir réellement la preuve d'un « cercle vertueux de l'économie » et le prélude à « une croissance proprement inouïe des installations hydrauliques, à une augmentation notable du niveau de vie des paysans, à la prospérité des seigneurs » (p. 335) ? Le propos est à la fois classique (la force des eaux libérant des bras pour d'autres activités) et pas vraiment assuré : on ne sait pas grand chose du statut des moulins du premier millénaire.

- 6 Finalement, le grand mérite de l'ouvrage, malgré l'agacement qu'il procure d'en dire ou trop ou pas assez et d'abandonner, de fait, le laboureur dans le fossé, est certainement de ne pas laisser indifférent les historiens des campagnes et, sans doute, de provoquer des questions, des recherches pour une discussion, pour ou contre, argumentée. À suivre, donc.